DIXIÈME ANNÉE. — N° 236 1er NOVEMBRE 1906 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Une séance à « l'ECHO DU MERVEILLEUX »

LE MÉDIUM MILLER[1]

CE QUE J'AI VU. — CE QUE JE CROIS

Depuis le premier article que je consacrai, en 1896, à Mlle Couëdon, je n'avais vu pareil courrier affluer chez moi. A l'heure actuelle — sans compter les visites de personnes avides de connaître sans plus tarder ce qu'elles appellent mon opinion de derrière la tête — j'ai reçu, à propos des expériences de Miller, près de trois mille lettres. Ce chiffre aura été, je le présume, dépassé, quand paraîtra ce numéro.

J'ai le regret de ne pouvoir répondre personnellement à chacun de ces aimables correspondants, qui sont d'ailleurs, en majorité, des correspondantes. Je note leurs questions, leurs objections, leurs suppositions. J'essaierai de n'en oublier aucune, quand j'analyserai les phénomènes pour tenter de les expliquer. Je ne puis faire davantage.



LE MÉDIUM MILLER Clic. Holler

Cette analyse, cet essai d'explication des phénomènes viendra à son heure. Il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs. Avant de dire *ce que je crois*, il faut que j'achève de dire *ce que j'ai vu*.

LA SÉANCE du 11 Octobre

Cette fois encore, j'ai laissé à M. Letort le soin de rédiger le procès-verbal des faits. On trouvera plus loin ce procès-verbal. Je ne retiendrai, dans mon exposé, que ce qui, à mon sens, est susceptible d'éclairer la discussion sur l'origine des phénomènes, qu'on les considère comme réels ou qu'on les suppose artificiels. Je dirai le *pour* et le *contre* avec la même sincérité.

Cette séance avait été fixée à huit heures et quart. Elle eut lieu chez moi, 28, rue Bergère.

J'avais moi-même présidé à l'installation du « cabinet », qui fut aménagé dans un coin du salon.

(1) Voir le numéro du 15 octobre.

Dans ce coin, formé d'un côté par une porte donnant dans une pièce qui me sert de bureau et de l'autre par le mur, M. Fortaner avait tendu de la serge verte m'appartenant et, en face de cet angle, de manière à former un carré, il avait disposé un double rideau de flanelle de coton noir, prêté par M. Letort.

Un espace vide d'une quarantaine de centimètres séparait le haut du « cabinet » du plafond.

Je n'avais laissé dans le salon aucun meuble, aucun bibelot, pouvant servir de cachette à des appareils ou à des objets suspects. J'avais simplement disposé trente six sièges sur un seul rang le long des murailles Le lustre avait été enveloppé de journaux. On avait enlevé les tapis. Le parquet était ciré.

Dans l'angle opposé à celui où avait été installé le « cabinet », on avait placé sur une table, derrière la porte entr'ouverte de la salle à manger, une lampe à pétrole, dont le verre était caché par un tube de papier destiné à tamiser la lumière.

M. Klebar, l'ami de Miller, qui n'avait pas assisté aux premières expériences dont j'avais été témoin chez M. Letort, était présent. Il était arrivé un peu avant les autres invités. C'est lui qui, pendant la séance, se chargea de régler l'éclairage.

M. Klebar me pardonnera si je lui fais l'aveu suivant : depuis le moment de son arrivée chez moi jusqu'à celui où commencèrent les phénomènes, je ne l'ai pas quitté des yeux. Comme il avait minutieusement inspecté le « cabinet », j'en refis l'examen après lui... Quand Miller arriva, ce furent MM. Fortaner et de la Moutte qui surveillèrent M. Klebar.

A huit heures et quart, on plaça les invités. Le salon était alors éclairé par six becs de gaz à incandescence. Si, parmi les invités, il s'était glissé un compère, et que ce compère eût fait quelque mouvement douteux, on l'aurait certainement surpris. Plusieurs des assistants, le docteur Péchin, notamment, avaient été, d'une manière toute spéciale, chargés par moi d'être attentifs aux moindres gestes.

A huit heures et demie, Miller arriva. Il n'était jamais venu chez moi. Je m'arrangeai pour qu'il ne traversât point le salon avant la séance et pour qu'il n'eût aucun contact avec M. Klebar. Je puis affirmer que, depuis ce moment, jusqu'à la fin de la séance, Miller fut toujours à une distance d'au moins six mètres de son ami.

Quand le médium entra, je fis prier les docteurs Dusart, Moutin et Péchin, qui étaient dans le salon, de venir me retrouver dans l'antichambre. Et ce fut, encadré de nous quatre, que Miller, passant par la salle à manger, vide alors, gagna ma chambre à coucher.

Là il se déshabilla en notre présence. Il enleva jusqu'à son caleçon, son gilet de flanelle et ses chaussettes. Nous le vîmes absolument nu, de la tête aux pieds.

Je lui remis une chemise de flanelle grise, un pantalon et un veston dans lesquels, je vous prie de le croire, je n'avais caché aucun appareil. Je lui prêtai également une paire de chaussons de cuir.

Il avala un verre d'eau mélangée d'un peu de cognac et, toujours flanqué de ses quatre gardiens, il sortit par la porte de ma chambre qui communique directement avec le salon.

A ce moment, on avait éteint les becs de gaz et le salon n'était éclairé que par la lampe à pétrole placée dans la salle à manger.

Je portais un bougeoir allumé. A la clarté de ce bougeoir, les trois médecins et moi-même nous fîmes une dernière visite du « cabinet ». On tâta, on secoua les rideaux. On explora les murs sous la tenture de serge verte et l'on ferma à clef la porte donnant sur mon bureau.

Pendant ce temps, à la vue de tous, Miller, immobile, se tint au milieu du salon, à distance des assistants.

Je soufflai la bougie.

Miller, un instant encore, resta debout, fit le tour de la pièce, priant quelques personnes de changer de place.

Je ne le quittai pas une seconde des yeux pendant ces courtes allées et venues. Je le voyais d'autant mieux que, de la place où j'étais, sa silhouette se détachait sur le côté le plus lumineux du salon. Je puis assurer que si, alors, quelqu'un lui eût passé un objet, je l'eusse remarqué. Le docteur Dusart, qui était à mes côtés, n'eût pas manqué de l'apercevoir également.

Dès que Miller eut pris place, la séance commença.

Miller était assis à gauche du cabinet ; venaient

ensuite le docteur Dusart et moi. A droite, étaient assis, d'abord le docteur Moutin, ensuite M. Letort.

M. Klebar baissa encore un peu la mèche de la lampe. L'obscurité se fit, une obscurité incomplète qui permettait, non de reconnaître, mais d'apercevoir les silhouettes de chacun de nous. Le salon a environ sept mètres de côté.

PREMIER GROUPE DE PHÉNOMÈNES

Il y eut cette fois, comme dans la séance que j'ai déjà décrite, deux groupes de phénomènes distincts.

Dans le premier, Miller étant hors du « cabinet », les matérialisations furent, en général, moins complètes. Chacune d'elles, en tout cas, dura moins longtemps. Elles se montrèrent dès que l'une des dames présentes, Mme Risarella, qu'on avait priée de chanter, et qui le fit avec un talent remarquable, en s'accompagnant d'une guitare, se tut.

Ce furent d'abord de vagues blancheurs, comme des reflets lunaires, qui apparurent et qui ne furent guère perçues que par les personnes les plus rapprochées du cabinet.

Le médium demanda un peu plus de lumière. Presque aussitôt, entre les rideaux, légèrement entr'ouverts, une forme se montra. Elle avait la taille et l'aspect d'une première communiante un peu grande. Je ne vis pas le bas de sa robe, qui semblait resté dans le « cabinet ». Elle dit d'une voix nette, mais voilée : « Charlotte Chazarain. » — « Votre père est là, fit quelqu'un. » — « Je le vois bien, répondit la forme.» Puis, elle ajouta : « Papa, tu me vois... Viens m'embrasser. »

Le docteur Chazarain se leva, s'approcha du cabinet, et je le vis prendre de ses deux mains la tête de l'apparition et l'embrasser sur le front.

D'instinct, je portai aussitôt mes regards du côté de Miller. Il était toujours assis à côté du docteur Dusart et j'apercevais nettement sa main gauche tout entière et le bout de sa main droite sur ses genoux.

En regagnant sa place, le docteur Chazarain dit : « Comme elle avait la chair chaude ! »

On a peut-être remarqué que, décrivant des phénomènes aussi étranges, je n'aie pas encore constaté qu'ils m'eussent produit une émotion autre que l'étonnement.

Lorsque je lisais les descriptions de tels faits, avant d'en avoir vu moi-même, je m'imaginais en effet qu'ils devaient causer aux spectateurs des sensations troublantes, un vif émoi.

Rien de tel, jusqu'à ce moment, ne s'était manifesté en moi. Mais je dois avouer que j'eus, en voyant le docteur Chazarain embrasser une forme matérialisée qu'il crut être celle de sa fille défunte, une impression pénible, et même poignante.

Je ne ressentis une pareille impression qu'une seule fois ensuite.

Ce fut, quelques instants après la matérialisation de Charlotte Chazarain, lorsqu'apparut une forme enfantine, en tout semblable à celle qui s'était présentée au cours de la séance précédente, mais, peut-être, à ce qu'il me sembla, un peu plus petite.

D'abord elle se montra, dans l'entre-bâillement des rideaux, dont les bords étaient, en quelque sorte, collés à sa robe blanche. Elle avançait et reculait, comme une souris qui hésite à sortir de son trou. Elle dit d'une voix frêle : « Papa... maman ». On lui demanda son nom. Elle répondit : « Joseph ». Elle dit aussi un autre nom qu'on ne distingua point.

A ce nom « Joseph », un monsieur et une dame, à l'autre bout du salon, se levèrent.

Je vis alors ceci.

Comme si, réellement, dans les deux personnes qui étaient debout, le mignon fantôme avait reconnu son père et sa mère, il s'élança, abandonnant soudain les bords du rideau, et vint jusqu'à ma hauteur, les bras tendus. Là, comme s'il avait buté ou glissé sur le parquet, il tomba — et, telle une bulle qui crève, disparut.

Cette petite scène, dont je ne perdis aucun détail, ne dut être bien vue que de quatre ou cinq personnes. Les autres n'aperçurent sans doute qu'une forme vague.

Mais, moi, j'eus un serrement de cœur. L'idée que ce père et cette mère avaient peut-être reconnu la voix de leur enfant et qu'au moment même où cette émotion les étreignait, la forme apparue s'évanouissait, me causa je ne sais quel frisson, quel navrement. C'était à pleurer, si on croyait le phénomène réel ; à hurler de colère, si on le supposait truqué... mais truqué, comment ? Miller était là, à quarante centimètres de moi, assis bien tranquille,

mêlant ses réflexions à celles des assistants. Ses mains étaient posées sur ses genoux, à plat.

Avant l'apparition de cette forme enfantine, d'autres manifestations avaient eu lieu, dont M. Letort fera mention, mais qui ne me semblèrent offrir rien de particulier. D'autres eurent lieu ensuite également, qui n'étaient que des ébauches de matérialisation. Je n'y insiste pas...

DEUXIÈME GROUPE DE PHÉNOMÈNES

On entendit soudain la voix de Betsy. Elle demandait à Miller d'entrer dans le cabinet. En même temps (et avant que le médium se fût levé), une main sortant du cabinet, non par l'entre-bâillement des rideaux, mais le long du mur, et que je vis, toucha, par derrière Miller, l'épaule du docteur Dusart.

Miller entra dans le cabinet. On attendit quelques instants. Puis résonna la voix de Miller. « Me voilà avec un esprit. C'est Betsy. »

On vit alors, hors du cabinet, le médium debout. A sa gauche, une forme, moins grande et plus lumineuse que lui, se dessina. Je ne distinguai pas, de ma place, son visage, mais sa silhouette, très nette, se détachait sur la silhouette plus sombre du médium... Ce n'était pas une forme purement fluidique, ou formée seulement d'étoffes légères : sous les plis des étoffes, ou de ce qui semblait des étoffes, on avait la sensation de voir un corps se mouvoir.

Le docteur Dusart, qui avait la même impression que moi, en fit la remarque. Trois coups partis dans le cabinet lui répondirent.

Donc, à ce moment, il y avait la co-existence, au moins apparente, de trois êtres : le médium, Betsy et « l'esprit », qui frappait dans le cabinet, c'est-à-dire à une distance d'au moins deux mètres de Miller et de la forme debout à son côté.

Ce n'est pas tout. Au même moment ou, du moins, presque aussitôt, une main, sortie du cabinet, frappa, d'abord sur l'épaule, puis sur les genoux, le docteur Dusart. Je ressentis la légère secousse des coups, que tout le monde entendit.

Betsy, après cette déconcertante manifestation, demanda qu'on voulût bien chanter. Mme Risarella accéda immédiatement à son désir. Puis les apparitions recommencèrent.

Les deux formes, en quelque sorte, jumelles, qui s'étaient montrées à la séance précédente, et qui dirent se nommer, l'une Effie Dean et l'autre Carrie West, se matérialisèrent comme la première fois. On vit d'abord apparaître deux bandes phosphorescentes, d'où semblèrent découler des draperies. D'abord jointes, elles se séparèrent, allant l'une, plus à gauche, et l'autre plus à droite, mais en restant sur le même plan.

Une autre forme vint, qui se constitua exactement de la même manière que l'avait fait, chez M. Letort, Ramsès II.

(On constatera que, sur ce point, je suis en contradiction avec le récit de M. Letort qui, lui, écrit que cette forme sortit toute matérialisée du cabinet. La contradiction vient sans doute de ce fait que, de sa place, M. Letort ne pouvait apercevoir le côté du cabinet devant lequel la matérialisation eut lieu, et qu'il ne vit celle-ci qu'au moment où elle fit un ou deux pas en avant.)

Cette forme se donna pour un Indien. Ce qui nous surprit tous, d'abord, ce fut la longueur de sa barbe, très visible sur son costume blanchâtre. Je dis tout haut : « La belle barbe ! » La forme, alors, se tourna de mon côté, s'approcha. J'entendis le mot : cheveux. En même temps, le gigantesque personnage, comme pour confirmer son dire, se pencha sur moi. Son mouvement me fit voir nettement qu'en effet, ce que j'avais pris pour une barbe était une chevelure, retombant par-dessus les épaules, sur la poitrine...

Avant de disparaître, cet étrange personnage à longs cheveux toucha mon voisin, le docteur Dusart.

Quand il eut disparu, un phénomène nouveau se produisit. Un vent frais souffla dans la pièce. On crut qu'une des fenêtres s'était ouverte. On vérifia, il n'en était rien. Ce n'était d'ailleurs pas, à proprement parler, un vent frais que, pour ma part, je sentais. J'avais plutôt l'impression d'une dépression de température que d'un déplacement d'atmosphère.

Mais notre attention fut bientôt distraite... A hauteur du plafond, une tache lumineuse se dessina, pareille à celle que ferait un rayon lunaire projeté au moyen d'un miroir ; elle allait de droite à gauche en s'abaissant. Elle finit par toucher le parquet, devant le cabinet, à quatre-vingts centimètres environ de mon pied droit. Là, elle perdit peu à peu

sa luminosité, à mesure que surgissait d'elle, par flocons blanchâtres, une sorte de vapeur, qui grandit, se modela insensiblement et devint une forme de femme, longue et mince. Elle dit son nom « Joséphine Case », expliqua qu'elle était un des « contrôles » du médium, qu'elle était morte en Californie et qu'elle était heureuse de se manifester à nous.

Elle s'approcha du docteur Dusart, le toucha à la tête, à la main ; le docteur Dusart la pria de me toucher également. Elle étendit le bras, que je vis nettement, jusqu'à hauteur du coude, et me frappa de trois légers coups sur la tête. Le bras me parut maigre et la main étroite et effilée.

La forme s'avança ensuite de quelques pas dans la direction du lustre, leva ses deux bras en croix. On eût dit deux grandes ailes blanches.

Ceci fait, elle revint près du cabinet et la dématérialisation commença. Je ne peux mieux comparer ce phénomène qu'à la fonte lente d'un bonhomme de neige, dont la tête, faite de glace, aurait pesé sur le reste du corps, jusqu'à ce que l'effondrement fût complet.

Pendant que cette désagrégation s'opérait, la voix continuait de parler, en faiblissant peu à peu, et en suivant le mouvement descendant de la tête. Quand la dématérialisation s'acheva, la voix sembla sortir du parquet. Avec la dernière buée blanche s'évanouit le dernier son.

Du « cabinet » Betsy annonça qu'elle allait venir. Nous vîmes bientôt, en effet, une forme humaine, enveloppée comme les autres de draperies, et plus petite que la précédente, se dégager des rideaux.

Elle avança de quelques pas. Elle portait un bandeau phosphorescent ou, plus exactement, comme je le constatai quelques instants plus tard, c'était son front lui-même qui semblait éclairé par une lumière intérieure, une lumière laiteuse et douce.

Elle demanda plus de clarté. M. Klebar haussa la mèche de la lampe et Betsy vint jusque sous le lustre, c'est-à-dire au milieu du salon et à près de cinq mètres du « cabinet ». Tout le monde la vit. Puis elle alla du côté de M. Letort. Enfin elle vint de mon côté.

A ce moment — nous faisions la chaîne depuis un instant — je tenais dans ma main gauche la main droite du docteur Dusart. Ma main libre reposait sur mon genou.

Betsy caressa le visage de mon voisin. Je la voyais admirablement. J'eus la surprise de constater qu'elle avait un visage de négresse. Ma surprise fut plus grande encore, quand, le docteur Dusart lui ayant demandé de me toucher à mon tour, elle me donna du bout des doigts, sur la joue, trois tapes retentissantes.

Elle était alors penchée sur moi, son visage à dix centimètres au plus du mien. A la lueur de son front phosphorescent, je distinguai très nettement ses traits, ses yeux qui brillaient, ses pommettes saillantes qui luisaient, ses dents qui riaient...

Et je respirai son haleine — et cette haleine sentait le tabac!

Ce détail fera sourire... Il éveilla subitement en moi les soupçons que vous devinez... Miller est un grand fumeur... Je me dis : « C'est le médium que j'ai devant moi, affublé d'un masque! » Mais la forme était plus petite de taille que le médium. Et où Miller aurait-il pris les flots de mousseline ou de crêpe ou de je ne sais quoi, que Betsy brassait de sa main gauche, et dont je sentais le chatouillement, à la fois doux et rèche, sur ma main droite !...

Je passe sur les dernières apparitions, dont M. Letort donne plus loin la nomenclature. J'arrive à la fin de la séance...

A la fin de la séance, on visita le cabinet. Les rideaux étaient intacts. La porte, donnant sur mon bureau, était toujours fermée à clef.

On fit passer Miller dans ma chambre. Là, il se dévêtit des effets que je lui avais prêtés. Les trois médecins et moi-même nous le revîmes nu. Je visitai la chemise, le pantalon, le veston. Rien de suspect ne fut découvert.

Nous causâmes quelques instants.

« — Que ressentez-vous, demandai-je, pendant les matérialisations?

« — Rien, ou presque rien. Lorsque je suis hors du cabinet ou que la transe ne m'a pas encore saisi, j'éprouve, sur tout le corps, de légers picotements; c'est *comme du coton qui me travaille* (*sic*). Quand je suis en transe, je n'éprouve rien. J'ignore même ce qui se passe autour de moi. Je suis endormi. Je rêve. J'ai rêvé tout à l'heure de paysages, de champs, de prairies... Il n'y a aucun rapport entre les songes que je fais et les phénomènes qui se produisent... »

Telles sont mes impressions sur cette séance extraordinaire. Il me reste à les analyser, à les passer au crible d'une critique sévère... C'est ce que je ferai dans le prochain numéro. Après quoi, je conclurai.

(*A suivre.*) GASTON MERY.

P.-S. — Il m'est revenu qu'on accusait Miller de tirer profit des séances qu'il accordait. Je puis assurer qu'il n'en est rien. Miller a accepté chez moi un cigare et une coupe de champagne. Quelques-uns des assistants et moi nous avons tenu ensuite à lui offrir un souvenir, d'ailleurs bien modeste, que nous lui avons envoyé à son hôtel. C'est tout. Cela, pour couper court aux racontars désobligeants.

G. M.

Nouvelles séances de Miller

(*Suite*)

La deuxième séance eut lieu chez nous le 7 octobre, la troisième le 9 octobre, chez Mme Rufina Noeggerath ; nous parlerons plus tard de ces deux séances, qui, toutes deux, furent très belles, car, pour établir d'une façon indiscutable la merveilleuse médiumnité de Miller, nous devons d'abord rendre compte de la quatrième séance, laquelle eut lieu dans des conditions de contrôle tout à fait rigoureuses. Les esprits eux-mêmes, au cours de la séance de l'avant-veille, demandèrent que le médium se déshabillât avant la séance qui suivrait, ajoutant qu'il faudrait bien surveiller M. Klebar cette fois, pour que des doutes ne fussent pas encore émis à son sujet. Ils avaient été profondément affligés des soupçons jetés sur leur médium, et ils attribuaient cela en partie à la négligence des personnes chargées du contrôle lors de la séance du 24 juillet dernier. Après la séance, nous informâmes Miller de ce que les esprits avaient demandé, et il y consentit immédiatement (1).

Notre quatrième séance eut lieu le jeudi 11 octobre chez M. Gaston Mery, qui eut l'amabilité de mettre son salon à notre disposition. Comme d'habitude, notre cabinet, formé de rideaux de flanelle, servit à la séance. On le disposa dans un des angles de la pièc .

(1) Après la séance du 9 octobre, celle du 11 devant être une séance de contrôle le plus rigoureux, M. Miller nous permit d'inviter M. Charles Richet. Dès le lendemain matin, à dix heures, M. Letort se présenta au domicile de M. Charles Richet, 15, rue de l'Université. Le concierge et la concierge lui répondirent que M. Charles Richet était absent, qu'il était à Carqueranne, et qu'il n'avait été dernièrement qu'un jour à Paris, lors du mariage de sa sœur, Mme Buloz.

A noter que ce cabinet, dans cette séance et dans les deux qui avaient précédé, fut monté par M. Louis Fortaner, et non, comme dans les séances de juillet, par l'ami du médium, M. Klebar.

Dans l'angle où fut formé le cabinet se trouve une porte qui communique du salon avec le cabinet de travail de M. Mery. Le Dr Ch. A. Péchin ferma cette porte à clef, mit celle-ci dans sa poche, et ce docteur et plusieurs autres messieurs visitèrent le cabinet, en pleine lumière, s'assurèrent que rien n'était caché, rien épinglé aux rideaux, examinèrent la descente de lit qui fut étendue dans le cabinet sur le parquet.

Les assistants prirent les places que nous leur avions d'avance indiquées, et pendant ce temps les docteurs Dusart, Moutin, Péchin et Gaston Mery conduisirent le médium dans la chambre à coucher de celui-ci, pièce contiguë à la salle des séances, et le médium se déshabilla complètement devant ces quatre messieurs ; il revêtit ensuite, toujours devant eux, un costume appartenant à M. Mery et une chemise d'un gris foncé que M. Letort avait apportée, M. Mery ayant dit qu'il ne possédait pas de chemise de couleur sombre.

M. Klebar, lui, durant ce temps, dans la salle à manger, préparait la lampe, et MM. Louis Fortaner et L. de la Moutte ne le quittèrent pas.

Quand le médium rentra dans la salle accompagné des trois docteurs et de Gaston Mery, qui ne l'avaient pas quitté un instant, le cercle était déjà formé, et M. Klebar avait pris place dans la salle à manger, devant la porte ouverte, à l'endroit où l'on avait placé la lampe. M. Miller, comme il a l'habitude de le faire, resta debout, pendant un moment, au milieu du cercle, puis il fit changer quelques personnes de place, mais sans s'approcher une seule fois de la salle à manger et de M. Klebar. Celui-ci se trouvait d'ailleurs derrière le cercle, et devant lui, étaient assis M. Faralicq, beau-frère de Gaston Mery, et M. Ernest Wiart. Nous avions, en particulier, chargé le Dr Chazarain, M. de la Moutte et M. Fortaner de surveiller les mouvements du médium et de son ami ; mais nous pouvions tous bien voir qu'il n'y eut aucune approche entre Miller et son ami.

Les quatre messieurs qui avaient examiné le médium déclarèrent devant nous que celui-ci avait été mis nu, qu'il avait enfilé ensuite les vêtements qu'on lui avait donnés, et qu'il n'avait pas un fil blanc sur lui. Gaston Mery ajouta : « Je puis vous assurer que mes vêtements ne sont pas truqués ».

Le Dr Dusart a eu l'obligeance de nous prêter ses notes, afin que nos comptes rendus soient plus complets, et nous lisons dans ces notes : « Je constatai (pendant le déshabillement) que le bras droit de

M. Miller présente de vigoureuses saillies musculaires, aussi bien du deltoïde que du biceps, et que la peau est moite, souple et nullement rugueuse, tandis que le bras droit du fantôme qui se présenta sous le nom d'Agnès Sorel à la précédente séance, et que je pus palper, était mou, sans aucun indice musculaire ni osseux, et que la peau était sèche et rugueuse ».

Le cercle était composé de trente-six personnes, assises sur un seul rang autour de la vaste pièce. A côté de Miller était le Dr Dusart, et à la gauche de celui-ci Gaston Mery ; venaient ensuite Mme Risarella, puis M. Beaudelot, directeur du *Spiritualisme moderne*. La première place à droite du cabinet était occupée par le Dr Moutin, la seconde et la troisième par M. et Mme Letort, la quatrième par le Dr Chazarain. En plus des personnes déjà indiquées, nous nommerons encore M. George Malet, V. Chartier, Mme Gordienko, collaboratrice du *Rebus*, M. et Mme White, Mme Béringier, Mme de Valpinçon, Mme Cornély, M. L. de la Moutte, M. Louis Fortaner, M. Vigeant, Mme Borgers, etc.

La lumière fut considérablement meilleure qu'à la première séance, mais, excepté pour une manifestation, pas aussi bonne qu'à la seconde et à la troisième séance.

Miller assis, sur sa demande, Mme Risarella, de sa voix impeccable, sonore et étendue, nous chanta *Santa Lucia* en s'accompagnant d'une guitare. Quand elle se tut, le médium ayant dit à M. Klebar de donner un peu plus de lumière, une forme se montra aussitôt, ayant la taille de quelqu'un qui aurait treize ou quatorze ans. « Charlotte Chazarain », dit-elle. « Votre père est là », fit M. Letort. « Je le vois bien », répliqua-t-elle, et elle appela : « Papa ! » puis ajouta : « Je te vois bien... Viens m'embrasser ». Le Dr Chazarain se leva, alla au cabinet, et il lui embrassa la joue, et cela pendant que le médium était parmi nous, bien en vue de plusieurs, toujours assis au côté du Dr Dusart, qui le voyait et en sentait le contact. Revenant à sa place, le Dr Chazarain dit : « Je n'ai pu distinguer les traits, mais j'ai embrassé une chair chaude... la chair était bien chaude ». Nous avions tous entendu le baiser claquer. Le Dr Dusart remarqua tout haut à ce moment que, pendant cette manifestation, il avait pu distinguer nettement les deux mains du médium sur ses genoux, et il ajouta : « On a bien vu aussi les mains de l'esprit qui écartèrent les rideaux ».

Une autre forme parut. Miller demanda : « Qui est-ce ? » On ne comprit pas le nom donné. C'était quelque chose comme « Alice Santa ». Elle disparut bientôt.

A ce moment, les personnes assises près du cabinet virent les rideaux s'agiter, se gonfler, et, du cabinet, Betsy nous pria de regarder vers le plafond. Quelque chose était au-dessus du cabinet. Le Dr Dusart et d'autres personnes qui se trouvaient à gauche et en face du cabinet déclarèrent, en effet, voir quelque chose de blanc très haut : on n'apercevait rien du côté où nous étions assis. Le Dr Dusart constata de sa voix sonore que Miller était tranquillement assis auprès de lui et qu'il lui aurait été absolument impossible d'atteindre ce point élevé. On entendit rire le médium de bon cœur, de ce rire franc qui prouve la santé de l'âme, dit-on.

Betsy parle à propos du parquet, qui est ciré, ce qui rend plus difficiles les manifestations en dehors du cabinet : tout ce qui est verni constituant, paraît-il, une difficulté. On offre de mettre un tapis, mais cela causerait trop de dérangement, et Betsy répond que ce n'est pas la peine.

Une forme se présenta qui tenait les rideaux et s'en entourait. Elle s'avança un peu, amenant les rideaux avec elle, recula, et elle donna le nom de « Leymarie... M. Leymarie », et en se retirant fit, d'une voix nette et sonore : « Bonsoir, messieurs ». L'esprit qui lui succède prononce « Adèle », et le Dr Dusart demande : « La mienne ? » Elle répondit oui. Le docteur ajouta : « Pouvez-vous avancer, maman ? » mais l'esprit ne répondit pas et disparut.

Après Adèle, une forme enfantine se montra. Elle dit : « Papa, maman ». Elle s'avança vers le Dr Moutin et nous, à une distance considérable du médium, puis retourna de l'autre côté, vers le Dr Dusart. « Joseph », dit-elle, et elle s'effondra brusquement sur le parquet. On demanda si quelqu'un dans l'assemblée connaissait cet esprit, et du cabinet une réponse affirmative fut donnée par trois coups.

D'autres coups rapides furent frappés dans le cabinet et, simultanément, les docteurs Dusart et Moutin nous apprirent qu'ils voyaient les deux mains du médium.

Une forme se montra, dit « Laffineur », essaya de dire un petit nom, que personne ne put saisir. L'apparition qui suivit donna le nom de « Marguerite Guer... » Après différentes questions, quand Mlle Jeanne Chambeau demanda : « Est-ce Guéret ? Venez-vous pour moi ? » il lui fut répondu oui. « Est-ce une parente d'Octavie Guéret ? » demanda-t-elle encore. « Oui », répondit-on. Mlle Chambeau ne connaissait pas le nom de Marguerite. Ensuite vint un esprit qui prononça distinctement : « Jean-Baptiste ». On lui demanda un nom de famille, et nous entendîmes « Chaigneau ». (Nous avions invité à cette séance M. et Mme Camille Chaigneau ; absents de Paris, ils n'avaient pu venir. Nous leur avons écrit, quelques jours après la séance,

pour leur demander si ce nom appartenait à un des leurs ; ils nous ont répondu que personne dans leur famille n'avait porté ces prénoms, que c'était probablement un esprit sous ce nom de « Jean-Baptiste » qui se communiquait parfois dans leurs séances.

La nouvelle forme qui s'avança, s'entourant des rideaux, essaya de parler, mais elle ne le put. Elle finit pourtant par émettre : « ... Béringier. » On n'entendit pas le prénom. Plusieurs personnes croyaient avoir entendu « Béranger ». Un coup fut frappé dans le cabinet pour dire non. « Est-ce Béringier ? » demande Mme Letort. « Oui ». Mme Béringier, qui assistait à la séance, demande à son tour : « Est-ce pour moi ? » et nous entendîmes des coups affirmatifs.

Betsy dit au médium d'entrer dans le cabinet, et le médium obéit. Le Dr Dusart nous déclara qu'au moment où Betsy parlait à Miller, il s'était senti touché par une main.

Betsy, du cabinet, nous souhaite le bonsoir à tous ; elle essaie de parler français, dit : « Je tâcherai de faire... my possible ».

Après très peu de temps, on entendit la voix de Miller. « Me voilà avec Betsy », dit-il, et il sortit du cabinet en tenant Betsy par la main. Nous les avons vus très bien tous deux, ainsi que le Dr Moutin, le Dr Dusart, Gaston Mery et d'autres, et nous avons pu distinguer la figure noire de l'esprit ; également nous avons entendu la voix de Betsy, qui dit quelque chose avant de sortir. Le médium se tint de notre côté, près du Dr Moutin, et Betsy, qui avait le front comme ceint d'un bandeau lumineux, du côté du Dr Dusart. « Ne pouvez-vous avancer un peu plus ? », dit Miller à l'esprit, et celui-ci avança de quelques pas. Tout en se tenant la main, ils furent quelques moments assez loin l'un de l'autre.

Lorsque Miller et l'esprit se sont retirés dans le cabinet, le Dr Moutin déclare tout haut que le médium lui avait donné la main et qu'il avait tenu cette main assez longtemps dans la sienne, tandis que Betsy était plus loin, près du Dr Dusart. Ce dernier remarqua alors qu'il avait bien vu les deux figures, et il ajouta : « Ce n'est pas de la baudruche, mais de la chair », ce qui fut approuvé par trois coups frappés dans le cabinet.

Ensuite, le Dr Dusart nous apprend qu'on lui frappe sur l'épaule, puis sur le genou, et Gaston Mery confirme ses paroles en disant qu'il en ressent les secousses. Nous ne voyions rien, mais tous nous entendions les coups. Ayant demandé à Betsy l'auteur de ces coups, elle répondit que c'était un esprit qui les donnait, mais qu'elle ne savait pas lequel. Elle demanda un chant, et Mme Risarella, s'accompagnant de la guitare, nous charma par *Addio, Napoli*, puis par *O Sole mio*.

Effie Dean parut, nous parla, frôlá le Dr Moutin, puis Carrie West se montra, également tout près du Dr Moutin. Effie Dean alla près du Dr Dusart. Comme toujours, elles ont le front ceint d'un bandeau lumineux, ou plutôt, c'est leur front même qui semble lumineux.

De nouveau un chant, mais cette fois c'est M. Wiart qui est mis à contribution, afin que Mme Risarella se repose. Un chœur succède au solo, et bientôt les rideaux s'ouvrent, et un esprit bien formé s'avance. C'est *Star Eagle*, peau rouge. Après s'être annoncé, il dit : « Moi venu... moi très content vous voir. » Il est très grand, On remarque quelque chose de noir et de long qui pend de chaque côté de sa figure et sur sa poitrine. On croit que c'est une barbe, mais il repart : « Moi pas barbe... mes cheveux ». Il s'approche du Dr Dusart, qui dit voir sa figure et qui nous raconte que l'esprit le caresse. Gaston Mery ajoute aussi qu'il le voit bien. L'esprit tend ensuite la main et demande si tous le voient : l'assemblée répond oui ; puis l'esprit vient de notre côté, et il se montre au Dr Moutin. Quand il se retira, Betsy nous demanda de causer, de ne pas faire « chut... chut... ouit, ouit. » On peut causer tant qu'on voudra.

Un fort vent se fit sentir, si fort et si froid, que ceux qui étaient près du cabinet s'informèrent si quelque fenêtre ne serait pas ouverte. Ce vent, qui fait gonfler les rideaux, sortait du cabinet.

On vit bientôt quelque chose de nuageux, comme un pâle reflet lunaire, paraître sur les rideaux, tout en haut. Cela descendit, se détachant bien des rideaux, flotta entre le Dr Dusart et le Dr Moutin, vint presque sur la tête du dernier ; au moment de toucher le parquet cela devint plus blanc, plus compact, et immédiatement le travail de formation se fit. Rapidement, mais graduellement, la masse blanche grandit, se développa surtout en hauteur, et devant nous se trouva bientôt une forme humaine, parfaitement matérialisée, très grande, certainement plus grande et plus mince que le médium. C'est Joséphine Case, un des contrôles. Elle nous raconte qu'elle est morte en Californie, ajoute qu'elle est heureuse de venir et de nous voir, et qu'elle voudrait nous convaincre tous de la réalité de la survie. Elle s'approche du Dr Dusart, lui touche la tête, puis touche celle de Gaston Mery : le premier annonce qu'il a bien vu ses traits ; puis elle s'avance dans la salle assez loin, lève ses bras, d'où tombent gracieusement de longues draperies de chaque côté, et de partout on s'exclame : elle est bien vue de tous.

Joséphine Case retourna près du cabinet, et elle commença à diminuer, perdant de sa hauteur pouce par pouce et semblant s'enfoncer dans le parquet. Elle parlait toujours cependant, et la voix baissait avec elle ; cette voix sortit d'en bas quand, à la fin, on ne vit plus sur le parquet que quelque chose de blanc qui semblait être une tête. « Quand le médium viendra à Paris la prochaine fois, vous aurez encore de plus belles manifestations », dit-elle, et tout disparut.

Nous avons tous bien vu un corps, des mains, une tête, mais, excepté le Dr Dusart, personne n'a pu distinguer sa figure.

Betsy sortit du cabinet après la disparition de Joséphine Case. Elle avait comme une auréole autour de sa tête noire. Elle demanda un peu plus de lumière à M. Klebar, et celui-ci haussa un peu la mèche de la lampe : ce n'était pas assez et, sur la demande de l'esprit, M. Klebar donna plus de lumière encore. Betsy vint alors vers nous, et elle se montra bien, surtout au Dr Moutin. Elle avait la tête complètement découverte, et nous apercevions parfaitement sa figure tout à fait noire, nous en distinguions nettement les contours, mais cependant pas les traits. Elle se recula près du cabinet, s'entoura des rideaux, et elle s'approcha du Dr Dusart et de Gaston Mery ; elle se tint surtout très près du Dr Dusart, qui nous annonça après qu'il avait nettement vu ses traits, sa figure ronde, ses lèvres épaisses, son nez épaté, etc. Sur la demande du Dr Dusart, elle se pencha sur Gaston Mery, à qui elle donna trois légères tapes sur la joue, que tout le monde entendit. Ensuite, Betsy revint près du Dr Moutin, le toucha à l'épaule, puis s'avança de quelques pas dans la salle.

La lumière était très bonne au moment de cette belle manifestation de Betsy, meilleure que nous l'ayons jamais eue ; il est regrettable qu'aucun de nous n'ait songé alors à trouver un moyen pour en donner une idée à peu près exacte : nous étions tous trop occupés à examiner l'esprit. Même les personnes le plus éloignées du cabinet s'écriaient qu'elles le distinguaient bien, qu'elles voyaient parfaitement sa tête noire, son corps, ses bras, ses mains, et même, dirent quelques-unes, ses jambes à travers les draperies.

Betsy se pencha assez profondément et demanda : « Me voyez-vous tous ? » à quoi il fut répondu oui de tous les côtés de la vaste pièce ; puis elle se retira dans le cabinet en disant à M. Klebar de diminuer la lumière.

De forts souffles vinrent du cabinet. Le Dr Moutin s'écria : « C'est comme si j'étais dans un courant d'air ! »

Apparut alors un esprit qui ne s'avança pas, et qui dit : « Eilif White ». Nous qui connaissons ce prénom, lequel a déjà été prononcé dans une séance précédente, nous l'entendîmes bien ; mais les autres personnes ne distinguèrent sans doute pas ce nom étranger chuchoté avec peine. L'esprit ajouta : « Papa.., mama..... venez ». M. et Mme White se levèrent, marchèrent vers le cabinet, mais l'esprit s'effondra quand ils allaient l'atteindre. Il se montra encore, mais immédiatement s'effondra de nouveau.

C'est à présent le Dr Benton, qui nous paraît maintenant un vieil ami. De sa voix bien timbrée, que nous reconnaissons facilement, il prononce : « Good evening ». Il nous parla comme d'habitude ; mais les personnes le plus éloignées du cabinet ne durent pas le bien voir, car la lumière était faible alors, M. Klebar l'ayant peut-être trop diminuée après l'apparition de Betsy, et il y en a moins que dans la première partie de la séance.

On demanda au docteur Benton si les conditions étaient bonnes ce soir-là, et il répondit qu'elles étaient très bonnes, qu'ils n'auraient pu faire autrement ce qu'ils ont fait, et qu'il considère les résultats comme très satisfaisants. On remarquait qu'il était de grande taille et qu'il avait une barbe assez longue.

Le Dr Benton fut suivi d'une autre forme, M. Priet. A la séance précédente, qui eut lieu chez Mme Noeggerath, cet esprit s'était manifesté, et il nous avait dit d'inviter Mme Louis, une amie de sa femme ; il nous avait donné le nom de la ville qu'habite cette dame, le nom de la rue et le numéro. « Madame Louis est là », dit Mme Letort à l'esprit. « Qu'elle vienne ici », répondit-il, et Mme Louis se leva et s'approcha du cabinet. Alors il lui parla : « Ecrivez à ma femme ; dites-lui qu'elle ne s'inquiète pas et qu'elle n'ait pas de chagrin : tout ira bien. Je suis auprès d'elle, etc. » Il parlait très distinctement, d'une façon caractéristique, en phrases un peu hachées. Sa voix est nette comme celle d'un homme vivant, et d'un ton particulier. On avait l'impression que, si sa femme avait été là, elle aurait probablement reconnu cette voix. Ce fut une des manifestations les mieux personnifiées.

Comme l'esprit invite les assistants à faire des questions, M. Fortaner demande : « Pourquoi les esprits ne peuvent-ils pas toujours nous répondre sur certaines choses ? Cela leur est-il défendu, ou bien est-ce à cause d'une loi naturelle ? » Le fantôme répondit : « Oui, c'est une loi naturelle ». Il se tourna alors vers nous deux, nous nomma, et il nous pria de faire ses compliments à Bonne maman. « Dieu vous bénisse ! » ajouta-t-il, et il se retira en disant : « Le médium est très fatigué ».

Après M. Priet, une forme de bébé parut un instant. Nous lui demandâmes son nom ; il ne dit rien, disparut.

Sur la demande de Betsy, Mme Risarella chanta, s'accompagnant de la guitare, et bientôt une forme apparut dans l'ouverture des rideaux. Elle prononça : « ... Valpinçon ». On demanda si Mme de Valpinçon pouvait s'approcher. Après la réponse affirmative, cette dame se leva et se dirigea vers le cabinet, pouvant à peine dominer son émotion. Mme de Valpinçon se sentit caresser par une main, mais elle vit à peine la forme, qui s'écroula presque aussitôt. Betsy lui parla du cabinet : « Cet esprit montre son cœur ; il dit que vous savez ce que cela signifie ». Mme de Valpinçon, revenant à sa chaise, toujours très émue, dit : « Il est mort d'une maladie de cœur ».

A propos du phénomène qui suivit, nous copions dans les notes du Dr Dusart : « A peine a-t-elle disparu (la forme de Valpinçon) que des coups me sont portés sur la tête avec une main ouverte ; ils sont faibles et ne peuvent être entendus que par mon plus proche voisin. Je demande qu'ils augmentent d'énergie, mais cela n'est probablement plus possible, car on entend bientôt toute une série de petits coups frappés dans le mur, immédiatement derrière ma tête, et tout le monde les entend. Je suis encore touché délicatement à l'épaule et au flanc droits. Je demande si c'est Betsy. « Non ». Un de mes parents ? « Non ». Un de mes amis ? « Oui ». Une dame demande qu'il donne par coups frappés la première lettre de son nom ; nous obtenons un J. « Est-ce Jean ? » — « Oui » — « Thomas ? » — « Oui ». — « Est-ce bien toi qui est venu à la séance du 26 juillet à laquelle je n'assistais pas ? » — « Oui ». — « Tu sais que mes enfants et moi nous parlons souvent de toi et que nous t'aimons bien ? » Un joyeux roulement de coups précipités répond dans le cabinet. »

Betsy nous dit maintenant qu'à son grand regret il lui faut terminer la séance. Elle demande à Mme White de chanter, paraît à l'ouverture des rideaux, et joint sa voix à celle de la chanteuse. C'est toujours cette même voix grasse et roulante que nous reconnaissons bien. Soudainement elle lance son *good night*, disparaît, et immédiatement le médium se trouve parmi nous, encore tout étourdi.

On lit dans les notes du Dr Dusart : « Pendant toute cette séance, et surtout pendant la seconde partie, on ressentit de chaque côté du cabinet un courant d'air très froid et l'impression qu'il me fit fut telle que je relevai le col de ma jaquette. »

On visita le cabinet, et tout fut trouvé comme avant la séance. La porte, dont le Dr Ch. A. Péchin avait la clef dans sa poche, était toujours fermée. Miller resta debout entre le Dr Dusart et le Dr Moutin, et personne autre ne s'approcha de lui. Aussitôt qu'il fut complètement revenu de sa transe, il alla avec M. Gaston Mery et les trois docteurs dans la chambre où il avait laissé ses vêtements, et de nouveau il se déshabilla devant eux.

Les soussignés déclarent que le précédent compte rendu est exact en tout point.

Dr Chazarain, 6, rue Fourcroy. — Dr Dusart, Saint-Amand-les-Eaux (Nord). — Dr Moutin, 1, rue du Châlet, Boulogne (Seine). — Dr Ch.-A. Péchin, 54, avenue Ledru-Rollin. — Allan et Kathnika White, 104, rue de la Tour. — Beaudelot, 36, rue du Bac. — Louis Fortaner, 83, Grande-Rue, Grand-Montrouge. — Victor Chartier, 89, rue des Pyrénées. — Henry Hawkins, 89, rue de la Pompe.

(*A suivre.*) Charles et Ellen S. Letort.

LES

Prédictions de l'OLD-MOORE

NOVEMBRE 1906

La vignette représente au premier plan un pont (*bridge*) construit avec des cartes à jouer.

Au fond, une boutique de *pawn broker* (prêteur sur gages) devant laquelle une vieille, appuyée sur un bâton, fait un appel de la main à des femmes du monde qui se dirigent vers elle.

La première de ces femmes est en pleurs ; à sa rencontre s'avance un ange qui la console. A terre on voit des joyaux et un flacon portant une étiquette sur laquelle se lit le mot : *Poison.*

Voici les prédictions :

L'image que nous avons devant nous ne demande guère ou pas d'explication et raconte sa propre histoire. Le *Vieux Maure* croit que le moment est venu pour lui de donner un avertissement amical à ses amies sur le danger de se trop livrer à ce jeu fascinateur que l'on appelle le Bridge.

Depuis longtemps, il est évident pour les observateurs que le Bridge a une force d'emprise sur les joueurs et surtout les joueuses, qui est pleine de danger. La joueuse s'endette et est ensuite aidée par de prétendus amis qui finissent par la ruiner ou la précipiter dans la honte sociale.

Nous entendrons parler d'une ligue formée vers cette époque, ayant pour objet de réduire les heures de jeu et aussi de modifier matériellement les enjeux.

La nouvelle d'un désastre maritime sera reçue à Londres, par câble, vers le milieu du mois. Le navire sera de nationalité étrangère ; l'équipage sera en grande partie secouru par un navire de guerre américain.

Des rumeurs fâcheuses arriveront du sud de l'Afrique vers cette époque, et ces nouvelles auront un effet déprimant sur le marché cafre. Nous devrons surveiller avec soin une partie de la population mécontente et nomade du sud de l'Afrique.

Un audacieux attentat sera fait pour voler une de nos mairies les plus importantes. Les auteurs de ce crime seront habilement découverts par la police.

Cette question intéressante de la « Vie simple », qui a été discutée en 1905, sera remise sur le tapis ; mais rien

de définitif ne sera arrêté en ce qui concerne la meilleure existence pour chacun.

Le marché d'argent sera tranquille et il se fera peu d'affaires dans les marchés étrangers. Les chemins de fer anglais seront bien soutenus.

Le temps en novembre causera une agréable surprise. Il y aura moins de brouillard qu'à l'ordinaire.

LE NOUVEAU MINISTÈRE

Chez Mme de Poncey

Depuis quelque huit jours le « grand ministère » Clémenceau a succédé au « petit ministère » Sarrien. On a confié à un homme nouveau : le général Picquart, que les services rendus au pays semblaient peu désigner pour cette haute fonction, la tâche particulièrement délicate, à l'heure actuelle, de présider aux destinées de l'armée.

Il était donc curieux, et tout à fait d'actualité, pour l'*Echo du Merveilleux*, d'essayer de faire soulever un coin du voile qui cache à chacun de nous cet X inconnu qu'on nomme l'Avenir.

On m'avait beaucoup vanté les dons « merveilleux » de Mme de Poncey et chacun m'avait invité à l'aller consulter. Mme de Poncey n'est, du reste, point une inconnue pour nos lecteurs. Notre collaboratrice, Mme Maurecy, lui a consacré une page, il y a un an et demi environ. Notre directeur lui-même, Gaston Mery, est allé la voir et a rapporté de sa visite de curieuses impressions.

J'ai voulu, à mon tour, connaître Mme de Poncey.

Mme de Poncey est fort aimable, mais je dois vous avouer, tout de même, que son visage prit un air fort ennuyé quand je lui exposai le but de ma visite.

— « J'ai une profonde horreur pour la politique, commença par me déclarer la voyante. En général, tous les gens qui arrivent au pouvoir sont, ou peu intéressants ou parfaitement canailles. De sorte que dans l'un et l'autre des cas, je me sens très gênée pour parler d'eux. »

Enfin j'insistai tant — et si bien (ma modestie dût-elle en souffrir) — que Mme de Poncey se décida oh ! tout à fait à contre-cœur, à vaticiner pour nos lecteurs.

Nous entrons dans une pièce toute tapissée de blanc. Sur la cheminée un flambeau projette la lueur un peu blafarde de ses trois bougies. A droite et à gauche deux trépieds supportent des cassolettes où brûlent des parfums spéciaux. Le parquet est recouvert d'un tapis blanc sur lequel des signes et des figurines tranchent violemment, brodés en noir.

Mme de Poncey, tout de blanc habillée, s'assied sur un siège recouvert de blanches draperies et, moderne Sibylle, s'exprime ainsi :

— « La grande figure du nouveau ministère, ce n'est point Clémenceau, ce n'est même pas Viviani : c'est le général Picquart.

« Quelle qu'ait pu être sa conduite, le fond de cet homme est resté honnête et il étonnera bien des gens.

« C'est un « homme » !...

« Ah ! quelle main ! Ah ! quelle poigne !...

« Il va de l'avant, mais dans un sens heureux pour le pays... »

Nous sommes un peu sceptique mais nous en acceptons tout de même l'augure.

Mme de Poncey continue :

— « Il y a beaucoup de bon dans le cœur de cet homme. Petit à petit la sensation pénible que son avènement au Ministère a amenée se dissipe. »

Faisant allusion à la conduite du colonel Picquart au moment de l'affaire Dreyfus, la voyante dit textuellement :

— « Il a été trompé... trompé à deux reprises. C'était un convaincu, bien que souvent sa conduite ait semblé prouver le contraire.

« Je le vois à la tribune. Il fait un discours qui frappe d'étonnement par sa netteté.

« C'est un partisan de la paix bien que l'esprit militaire le domine tout entier.

— « Alors d'après vous, questionnons-nous, toujours sceptique, l'avènement du général Picquart au ministère de la guerre aurait des résultats heureux pour le Pays ? »

— « Parfaitement », nous répond Mme de Poncey avec une grande netteté.

L'avenir nous dira si cette prédiction deviendra une heureuse réalité.

— « Je vois les différents ministres se disputer au sein du conseil, continue la voyante. Il y a des discussions. Certains s'en vont. .

— « Comme durée ? — Ce ministère vivra peu. Trois mois, quatre mois au plus. »

Faisant allusion à la tragique disparition du sous-marin *Lutin*, la voyante me dit :

— « J'ignore quels sont ceux qui ont donné à ces navires de semblables noms. Le *Farfadet*, le *Lutin* ont misérablement fini : Je vois le *Gnome* et le *Korrigan* amener des catastrophes aussi épouvantables.

« Ce sont des noms « maléficiés » ! !

Cette théorie et cette prédiction sont fort curieuses. Nous les rapportons sans aucuns commentaires, tout en souhaitant que les lugubres prophéties de la voyante ne se réalisent point.

J'interroge ensuite Mme de Poncey sur les événements importants qui surviendront sous le ministère qui vient de se constituer.

— « Je vois de nombreux conflits entre ouvriers et patrons. Ce sont les meneurs qui font tout le mal et excitent les passions.

« Une « énergie » s'opposera à ces menées, qui n'auront pas le temps de devenir tragiques, car je vous l'ai dit, ce ministère n'est pas voué à une longue existence. »

— « Voyez-vous des conflits à propos de la question religieuse? demandons-nous.

— « Oui, je vois une lutte entre le gouvernement et le clergé persécuté, mais ce sera plutôt une lutte d'écrits, de polémiques violentes, qu'une vraie lutte où le sang coulerait.

« Du reste, le gouvernement, bien qu'il en ait le désir, se trouvera empêché de fermer les églises. »

Mme de Poncey tient absolument, avant de clore notre entretien, à vaticiner sur mon compte personnel.

Ce qu'elle m'a dit — outre que ma modestie se trouverait mal à l'aise de le rapporter — vous intéresserait peu, amis lecteurs, croyez-moi

Tout de même, je vous dis, entre nous, que Mme de Poncey a vu dans mon passé certains événements qui, très réellement, sont survenus. Quant à l'avenir elle a vu des choses superbes et fort agréables.

J'aurais été fort ennuyé, du reste, si l'aimable voyante m'avait dit le contraire... et je ne l'aurais pas cru bien entendu.

René le Bon.

LA BAGUETTE MAGIQUE

L'*Echo du Merveilleux* a souvent rapporté les découvertes curieuses opérées par les « sourciers » — ne lisez pas sorciers — qui, au moyen d'une baguette de coudrier, parviennent à indiquer exactement l'emplacement des nappes d'eau, situées souvent à une grande profondeur.

Jamais, néanmoins, nous n'avions eu à signaler les exploits de « sourciers » ailleurs que sur la terre ferme. Voici qu'aujourd'hui un certain Stears est en train d'acquérir une grande réputation dans toute l'Angleterre en découvrant, au moyen de sa baguette magique, des objets gisant au fond de la mer...

« Un sorcier », au moyen de sa baguette divinatoire, a retrouvé des trésors engloutis au fond de la mer depuis plus de trois cents ans.

Voici dans quelles circonstances :

Exaspéré par les dévastations que les capitaines anglais Drake et Cavendish avaient commises dans les colonies espagnoles, d'après l'ordre d'Elisabeth d'Angleterre, outré aussi des persécutions que cette reine cruelle et tyrannique faisait subir aux catholiques d'Angleterre et de l'exécution récente de Marie Stuart, Philippe II d'Espagne envoya le duc de Medina Sidonia, à la tête de cent trente-cinq vaisseaux de guerre, secourir les catholiques d'Angleterre et punir Elisabeth de ses méfaits.

Cette flotte, surnommée *Invincible Armada*, forte de huit mille matelots et de dix-neuf mille soldats, partit du Tage en 1588 vers l'Angleterre, avec de nombreux canons et des caisses remplies de monnaies d'or et d'argent.

Mais deux tempêtes épouvantables l'assaillirent dans la Manche ; harcelée, en outre, par les vaisseaux de l'ennemi, obligée de lutter contre les flots, les brûlots et les Anglais, elle ne put effectuer sa descente en Angleterre, perdit plus de la moitié de ses bateaux, qui furent engloutis ou qui brûlèrent, et revint piteusement en Espagne.

Depuis ce dramatique événement, on fit de multiples investigations pour retrouver les richesses contenues dans les flancs des navires coulés. De nombreux sondages furent opérés sans résultat ; des compagnies se montèrent dans l'espoir d'un gain fabuleux ; mais tout fut inutile, la mer garda ses trésors, les compagnies se ruinèrent et disparurent.

Ces temps derniers, cependant, une nouvelle société se forma. Forte des découvertes récentes de la science, munie de nombreux et habiles scaphandriers, elle reprit avec acharnement les infructueuses recherches de ses devancières.

Ce fut en vain, et à bout de ressources, cette société allait disparaître à son tour lorsque, comme suprême effort, elle eut l'idée de s'adresser à M. Stears, surnommé le *Sorcier des Eaux*, qui, par des moyens de lui seul connus, a déjà fait de nombreuses découvertes vraîment merveilleuses et dont la renommée est très grande en Angleterre.

Stears s'enferma toute une journée dans sa chambre, et se rendit ensuite sur les lieux du naufrage avec deux baguettes, l'une en aubépine et la seconde en bois de rosier.

Une foule nombreuse, que l'annonce de l'arrivée de Stears avait attirée, était sur le rivage.

Monté sur une barque et accompagné d'ingénieurs et de contremaîtres de la société, il parcourut le champ d'investigations, suivant les indications données par les baguettes qu'il tenait dans ses mains ; les traits de sa figure étaient convulsés, ses lèvres émettaient des sons inintelligibles.

Soudain il fit arrêter sa barque et, indiquant un point sur la mer, il dit :

— Je vois quelque chose... cherchez là...

Puis après un moment de recueillement :

— Ah ! je vois mieux, maintenant, c'est une pièce en bronze..., c'est un canon.

L'on fit aussitôt descendre des scaphandriers à l'endroit indiqué par Stears et bientôt l'on rapportait au jour le canon désigné par lui.

Jamais, jusqu'à ce jour, on n'avait pu retrouver la moindre trace des bateaux enfouis, aussi l'émotion des assistants fut-elle grande devant cette trouvaille imprévue ; mais ce qui mit le comble à leur surprise, c'est la découverte encore plus sensationnelle que Stears fit dans le courant de la même journée.

Après de nouvelles incantations et toujours muni de ses baguettes, Stears continua ses recherches.

Bientôt il fit arrêter de nouveau la barque qui le portait.

— Là, dit-il, se trouve enfin ce que nous cherchons : les caisses d'or et d'argent ; car c'est ici que coula le navire *Florenzia*, avec ses canons et son trésor.

Les scaphandriers descendirent pour la seconde fois et, lorsqu'ils remontèrent, ils annoncèrent, à la surprise générale, qu'en effet, ils avaient vu, enlizée dans le fond, la carcasse d'un navire séparé en deux de la proue à la poupe, tout autour, six pièces de canon, et dans le corps même du bateau, dans lequel ils avaient pu pénétrer, de nombreuses caisses, dont quelques-unes entr'ouvertes laissaient échapper des pièces d'or ; ils en rapportaient même avec eux.

Des mesures immédiates ont été prises pour repêcher les coffres de monnaies et les canons.

Cet événement extraordinaire provoque un véritable étonnement en Ecosse, d'autant plus que peu de jours auparavant, des scaphandriers étaient descendus à quelques mètres de l'endroit où Stears vient de découvrir ces épaves et n'avaient, malgré leurs recherches, rien aperçu.

La réputation du « *Sorcier des Eaux* » grandit de ce fait en Angleterre et chacun reconnaît que, cette fois encore, Stears a été à la hauteur de sa réputation.

L. D'ARUDY.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'***Écho du Merveilleux* **dans tous les bureaux de poste.**

SPIRITISME DE SALON

(*Suite. Voir les nos 232 à 235.*)

Dès lors je multipliai d'une part, autant que possible, au cours de manifestations que je n'avais point provoquées moi-même, les questions tendant à faire préciser la doctrine spirite telle que je l'ai résumée ci-dessus. D'autre part, jusque-là, une certaine répulsion m'avait empêché *d'évoquer* moi-même. Je saisis au contraire avec soin les occasions où je pourrais, sans faire naître l'ennui chez les autres habitués, provoquer l'évocation de tel ou tel défunt dont les circonstances de vie et de dispositions au moment de la mort m'étaient connues. Bien des fois, même, profitant de l'habitude prise de causer à voix basse avec la table en présence les uns des autres, je demandais la venue d'un esprit que j'indiquais, sans que le médium et les autres personnes lui prêtant leur force s'en fussent aperçus. J'avais grand soin également, en présence de la table et avec nos compagnons, de jouer mon rôle de spirite de plus en plus croyant (1). Après plusieurs mois de cette politique, si j'ose ainsi parler, je dus me convaincre que la réussite des évocations était soumise à des différences frappantes.

1° Celles des personnages historiques qu'aucun de nous n'avait connus étaient faciles à provoquer. Par contre, elles étaient loin d'être toujours sérieuses, et la tenue, les discours du guéridon, contrastaient maintes fois avec la valeur morale, scientifique ou intellectuelle du nom assumé ; et, même d'allure élevée, gardaient quelque chose de poncif, de banal, de « déjà lu », ne laissant subsister qu'un sentiment de déception. Elles n'ont donc pas de valeur à mes yeux (2).

(1 Les commentateurs des Evangiles nous disent que Satan, lorsqu'il tenta Notre-Seigneur, ne savait point encore s'il était vraiment le Messie. Il n'est donc pas omniscient, et partageait la croyance générale qu'il était le fils du charpentier Joseph. — « *Si parva licet componere magnis*, » je faisais, en bien petit, l'expérience de maintenir dans l'ignorance de mon dessein les esprits inférieurs sur lesquels il règne.

(2) Les livres et revues spirites ont reproduit maintes fois des communications de ce genre, sans excepter Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Or, leur portée philosophique ou religieuse m'a toujours semblé empreinte d'une déplorable banalité, très au-dessous, tout au moins, de ce que l'on eût pu attendre du nom donné. — Un célèbre spirite provençal, outre un assez grand nombre de publications en partie inspirées par les esprits, a luxueusement édité : *L'Iphigénie de Racine, tragédie en cinq actes, revue par le Baron de Senez avec le concours de l'esprit de Racine* (Aix, Remondet-Aubin, 1864, grand in-8°). Plein de bonne foi, il donne le texte original en regard du texte amendé. Loin de moi la pensée de m'ériger en critique littéraire. Je n'exprimerai qu'une simple opinion personnelle : c'est que le baron nous a donné une modernisation de la tragédie, bien moins savoureuse à mes oreilles que l'œuvre remontant à la vie terrestre du poète.

2° Celles faites sous le nom de personnages que j'avais, ou que l'un de nous avait personnellement connus, étaient remarquablement plus *soignées*, mais elles ne relataient que des faits, des paroles, ou des dispositions d'esprit qui avaient été notoires autour d'eux, en quelque sorte, si je puis ainsi parler, passées dans le domaine public, et qui, par conséquent, pouvaient être connues des démons mieux encore que nous. En effet, leur intelligence et leur perspicacité d'anges, bien que déchus, restent infiniment plus subtiles et déliées que celles de l'homme, et ils disposent d'informations à volonté universelles dans le passé, le présent et l'espace. Aucune de ces entrevues n'a contredit les réflexions nées de ma conversation avec mon pauvre suicidé ; et malgré l'attention scrupuleuse que j'apportais à relever les moindres traits pouvant les modifier, aucune n'a dépassé en profondeur le niveau d'une « pièce bien faite et bien jouée ».

De plus, celles-ci semblent avoir obéi, quant à leur production, à quelques règles significatives à mes yeux :

a) Je n'ai jamais pu obtenir d'évocation sous le nom d'une personne décédée pieusement à ma connaissance, munie de tous les sacrements de l'Eglise, et dont le salut ne saurait faire de doute.

b) Je n'ai pu obtenir que difficilement et rarement celle de catholiques ayant vécu fort librement, à moins qu'ils ne fussent morts dans des circonstances publiquement regrettables.

c) J'en ai obtenu fréquemment, et souvent immédiatement, des catholiques suicidés ou morts publiquement dans l'impénitence, et des non-catholiques, avec lesquels mon métier m'avait donné mille occasions de vivre et de me lier.

Je disais plus haut que les habitués italiens du guéridon étaient, comme moi, beaucoup moins visités par les esprits animant notre meuble que ceux qui étaient schismatiques ou protestants, fait à rapprocher de mes deux dernières catégories. Les Italiens, même non pratiquants, sont en effet catholiques en immense majorité, et dès lors, sinon eux personnellement, tout au moins les leurs sont à mes yeux protégés contre l'emploi de leur nom.

Lorsque survint la manifestation qui, par son caractère si douloureusement émouvant pour moi, a imprimé à mes observations une tournure plus réfléchie, il y avait, je l'ai dit, un an environ que j'étais devenu un fervent des séances. Dans la nouvelle disposition d'esprit où j'avais été jeté brusquement, j'étais devenu un habitué bien plus fidèle encore. J'ai donc pu, de même, employer près d'un an à compléter mes observations antérieures, à les coordonner, et à établir ces catégories, ainsi que les grandes lignes de la théologie spirite exposées plus haut. Je dois ajouter que le secret absolu que j'avais jalousement gardé en moi-même de la pensée qui me guidait dans cette tâche, me paraît avoir réussi. Pendant ce laps de temps prolongé pendant lequel, sous les dehors d'un amusement, comme auparavant, j'apportais la curiosité la plus intense et l'âpre recherche de notions aussi exactes que possible, aucun mot, aucun fait, aucun doute émis par nos esprits visiteurs n'a jamais décelé qu'ils eussent percé à jour, ni même pressenti, l'idée mère qui m'avait rendu plus assidu que jamais. En ce qui me concerne, j'ai donc pu conclure que l'ignorance du for strictement intérieur est pour eux invincible.

Je quittai X. avec grand regret, profondément peiné de me séparer du petit groupe qui m'avait reçu avec tant de bonté, m'y avait rendu la vie si douce, et avait été — certes sans s'en douter — l'occasion d'une transformation mentale, d'un retour raisonné aux idées religieuses, qui a exercé sur ma vie une influence des plus salutaires. Malgré ma curiosité de continuer mes observations, je ne voulus pas, en France, adhérer à quelque société spirite, ce qui eût impliqué une sorte d'affiliation à laquelle je répugnais, on le comprendra après avoir lu ce qui précède ; et je ne pus trouver dans mes relations personnelles l'équivalent du salon de Mme D. Je restai donc quelque temps sans rien pouvoir ajouter aux notions acquises. Je lus Allan Kardec, et n'y trouvai rien qui fût de nature à modifier mes conclusions, me bornant à y relever les quelques divergences de doctrine indiquées plus haut. Je gardais cependant la curiosité, non de rechercher les séances des professionnels, intéressantes seulement si l'on est à même d'exercer un contrôle sévère, mais d'assister aussi accidentellement que possible aux exercices de la *religion spirite*.

Je comptais, pour réaliser ce désir tout en gardant ma pleine indépendance, sur quelque voyage au loin, éventualité que mon métier rendait possible à tout moment. Mon attente ne fut pas trompée. Envoyé à quelque temps de là pour une courte mission professionnelle dans une ville américaine où je ne devais séjourner que peu de semaines, je pus me faire conduire en visiteur par des affiliés à un des principaux « clubs spirites », qui y étaient assez nombreux.

La Société en était mêlée ; toutes les classes y étaient représentées. Les réunions étaient donc propices aux observations, et tout d'abord je retrouvai le trait noté plus haut, d'une merveilleuse adapta-

tion des phénomènes au milieu où ils sont appelés à se produire. Alors que dans le salon de Mme D... les manifestaiions de toute nature, même brutales comme le coup de guéridon de Victor-Emmanuel sur mon poignet et les refus de messe, ou follement enjouées comme les soirs où les plus gros meubles voltigeaient au bout de deux ou trois doigts, restaient impeccablement correctes de langage, le ton était tout autre ici.

La table *prêchait* les convaincus et les hésitants, prescrivait des traitements à de nombreux malades qu'elle était loin de guérir toujours, et parlait un langage qui, s'il était toujours solennel, n'était pas toujours absolument châtié. Après ces préliminaires l'un des assistants ne tardait pas, d'après l'expression usitée, à « entrer en possession ». La victime, transformée, les yeux fermés ou vagues, se levait et commençait un discours sur un sujet religieux que la sonorité de la langue espagnole et la singularité des circonstances concouraient à faire juger à la fois éloquent et persuasif. Mais je n'en ai vu aucun parvenir à la péroraison, et se terminer normalement. Au milieu d'une phrase, d'un mot, l'orateur était tordu et renversé par une crise soudaine en apparence nerveuse ; il se roulait à terre dans une convulsion violente, écumant et bavant, bousculant dans ses contortions chaises et auditeurs. Ceux-ci se précipitaient à son secours, le maintenant, le calmant et finalement le portant sur un lit de repos, où on le soignait avec vénération, jusqu'au moment où il avait recouvré la possibilité d'être reconduit à son domicile. Passe encore lorsque l'adepte « entré en possession » était du sexe mâle, dont le costume sauvegarde les convenances en cas pareil. Mais il n'en était pas toujours ainsi, et les vêtements, d'ailleurs légers, vu la chaleur du climat, que les mouvements convulsifs et violents des quatre membres ne permettaient pas de maintenir, ne voilaient à peu près plus rien aux nombreux assistants.

L'une des victimes de la possession surtout m'a laissé un souvenir indicible de hideur et d'indécence. Vieille et décharnée, vêtue d'une chemise graisseuse et d'un jupon rapiécé, un fichu effiloché sur les épaules et un petit mouchoir sale sur ses cheveux gris, elle était restée jusque-là ratatinée sur une chaise, perdue dans une sorte d'extase. Lorsque « l'esprit s'empara d'elle », l'un de mes introducteurs me dit à voix basse : « Attention, c'est une de nos plus extraordinaires inspirées ». Véritable matérialisation des vieilles sorcières peintes par Breughel d'Enfer, mais dans la vie courante cuisinière d'une gargotte de matelots au vieux port, cette mégère parla avec un talent étrange et une vigueur inattendue sur la douleur d'une âme ayant mal employé sa dernière incarnation, décrivant et mimant ses désespoirs à la pensée que ses épreuves sont prolongées avec une perfection scénique de plus en plus effrayante, jusqu'au moment où, elle aussi, en proie à la crise finale, elle fut renversée à terre. Mettant en lambeaux ses misérables vêtements, les quatre membres agités de contorsions telles que les fidèles empressés à son secours ne pouvaient l'approcher sans danger, on dut pendant quelques moments la laisser, écumante, arracher presque les dernières lanières d'étoffe qui pendaient aux attaches de sa jupe et de sa chemise, remplacées après chaque séance par le don d'autres vieilles nippes. On l'emporta enfin, haletante et nue. Pour les nombreux assistants des deux sexes et de tout âge, ce malheureux corps, presque un cadavre desséché, tant il était décharné et squelettique, ne gardait plus rien de caché. Mais je dois à la vérité de dire que pas une plaisanterie, pas un sourire ne vint aux témoins de la scène, tous frappés d'un religieux respect et d'une vénération profonde pour « l'élue de l'esprit ».

J'ai retrouvé depuis des tableaux semblables dans les récits de l'époque des convulsionnaires du moyen age, et dans les pièces de l'affaire du cimetière Saint-Médard, à Paris.

Il n'en faudrait pas conclure, cependant, que « l'église spirite » qui m'avait ouvert ses portes temporairement dans un but d'apostolat, ne se recrutât que dans la classe infime d'un port. J'y ai vu des adeptes des deux sexes appartenant au grand commerce et au meilleur monde de la ville. La famille qui m'y avait conduit tenait un bon rang dans la société locale, et son salon ne différait pas des meilleurs de l'Amérique latine. Je n'avais pu m'empêcher de laisser entrevoir l'incompatibilité, à mes yeux profanes, entre l'indécence publique de ces crises et une religion « moralisatrice » ; mais me heurtant à une conviction assez profonde pour puiser dans le sacrifice de toute pudeur imposé aux « élues de l'esprit » une raison pour les vénérer plus encore, je crus devoir garder pour moi les rapprochements qui s'imposaient à mes souvenirs classiques entre la possession spirite et le culte de Bacchus et de Vénus aux temps antiques.

Fidèle à la résolution prise pour me garer de l'astuce et de la curiosité infernales des esprits visiteurs, je n'avais encore tiré de conclusions que mentalement. Tout au plus, après quelque commu-

nication particulièrement importante, avais-je griffonné en la forme la plus concise des mnémoniques ne visant que les faits matériels seuls, impossibles à raccorder sans la clef que je gardais secrète en moi-même et pour moi seul. Je lus un assez grand nombre de livres de doctrine et d'observations spirites que les deux Amériques ont abondamment produits, tant en anglais qu'en espagnol. Et les convulsionnaires américains ayant mis le sceau à ma conviction, je me promis de ne plus assister volontairement à aucun fait spirite. Je fus dès lors délivré de l'obligation de stricte impénétrabilité que je m'étais imposée.

Ces études avaient fait naître le désir de m'instruire plus complètement de la mystique chrétienne, dont je ne connaissais alors que les deux grands traits : — existence des démons, — leurs efforts pour mener l'homme au mal et à l'erreur, et par là élargir les conquêtes de Satan sur le Christ. Avant d'entreprendre ces lectures, je décidai de formuler mes conclusions, telles que me les suggéraient mes propres observations, afin de leur laisser la pleine indépendance dans laquelle elles avaient été conçues, et j'ai eu ensuite la satisfaction de n'avoir rien à y changer, me semble-t-il, qui fût contraire à la foi chrétienne ; tandis que, d'autre part, ayant continué à me tenir au courant de l'état des questions spirites, je n'ai jusqu'à ce jour absolument rien rencontré qui les ait modifiées. Je les donne ici telles qu'elles s'imposèrent à moi il y a plus de vingt ans, en les accompagnant, s'il y a lieu, de références aux faits principaux parmi ceux qui m'ont servi à les baser.

(*A suivre.*) J. Amédée.

LA VISION DANS LE CRISTAL

Le renouveau d'intérêt qui se produit sur la question de la vision dans le cristal nous rappelle qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; car cette forme de divination — si répandue dans la société moderne — a, dit-on, été pratiquée depuis plus de trois mille ans.

Trouvée parmi les nations les plus anciennement civilisées de l'Asie, la cristallomancie (divination au moyen d'objets transparents) a aussi été découverte en Amérique, dans l'Afrique du Sud, en Egypte, en Grèce et à Rome, tandis que les Incas, les Maoris et les Polynésiens semblent l'avoir également pratiquée.

Parfois il est dit que les révélations étaient faites par des caractères d'écritures visibles dans le cristal ; d'autres fois les esprits invoqués y apparaissaient et répondaient aux questions.

Au surplus, le globe de cristal n'est qu'un des nombreux objets employés comme moyen de connaître les choses autrement que par l'intermédiaire connu des sens. Par exemple, les Romains avaient l'habitude de regarder dans l'eau, les Egyptiens se servaient d'encre, les Maoris d'une goutte de sang. Des pierres précieuses — notamment le béryl — le plat d'une épée, ou tout autre surface polie, servaient à leurs divers partisans et étaient considérés comme également efficaces.

Autrefois, un rituel compliqué précédait la cérémonie : dans l'ancienne Grèce, la « science surnormale » s'obtenait fréquemment au moyen d'un bol rempli d'huile ou de vin. Parfois un récipient plein d'eau était entouré de torches quand un *daimon* était invoqué, tandis qu'un enfant observait son action à la surface de l'eau ; car le voyant était généralement un enfant innocent de tout péché ou une vierge ; on l'appelait *spéculateur*, *déchiffreur* ou *liseur*.

D'autres fois, le voyant enduisait ses ongles de séné et d'huile et les présentait au soleil dont les rayons produisaient, d'après la croyance populaire, des images représentant certaines scènes.

Très curieuse aussi était la cérémonie appelée hydromancie, qui avait lieu dans le temple de Demeter, à Patrée. Devant le temple se trouvait une fontaine dans laquelle on faisait descendre un miroir au moyen d'une corde jusqu'à ce que le bord touchât l'eau.

Alors, d'après les images reflétées dans le miroir, on faisait des prédictions sur la santé des personnes consultant l'oracle. Remarquons que l'on se sert encore de miroirs dans l'Inde lorsque, après de longs jeûnes et des prières, le voyant attend une révélation.

En Polynésie, on a couramment recours à ce mode de divination pour découvrir les objets perdus ou volés.

Les Indiens peaux-rouges, dit Lejeune, font regarder fixement à leurs malades de l'eau dans laquelle ils voient l'image des remèdes destinés à les guérir. De plus, comme beaucoup d'autres races sauvages, ils paraissent avoir découvert le principe de la cure par la suggestion, qui est employée par les médecins hypnotiseurs de nos jours. Dans ce cas, ce n'est pas le remède lui-même qui produit la guérison, mais plutôt la confiance dans sa vertu suggérée par le médecin. Il suffit de lire les comptes rendus donnés par Charcot, Milne Bramwell et autres, sur les résultats extraordinaires de la suggestion, pour constater ce que l'influence de l'esprit peut sur le corps.

La croyance dans la Cristallomancie, commencée en

Europe dans les premiers temps, se continua durant le moyen âge, jusqu'au moment où la condamnation des *specularii*, comme on appelait les cristallomanciens, les fit tomber dans le discrédit public.

Cependant, au seizième siècle, cet art paraît avoir reçu une nouvelle impulsion, sous les auspices du célèbre docteur John Dee, à qui l'on doit les premières tentatives d'analyse scientifique de la vision dans le cristal. Son « voyeur », un nommé Kelly, prétendait non seulement voir des esprits dans le cristal, mais les entendre parler, et il avait de longues conversations avec eux.

Il y avait aussi la célèbre « Shew Stone » qui rendait des sons, et autour de laquelle on voyait des apparitions. Cette pierre est actuellement au British Museum.

(*Light*) IRÈNE H. BISSON.

(*A suivre.*)

LE

Miracle d'Oostackker

M. J.-K. Huysmans vient de publier à la librairie Stock, 155, rue Saint-Honoré, sous ce titre : « Les foules de Lourdes », un très curieux ouvrage, qui est un véritable recueil d'impressions sincères.

Huysmans, après s'être longuement étendu sur les miracles de Lourdes, parle des miracles qui, sans avoir été constatés à Lourdes même, peuvent être considérés néanmoins comme s'y rattachant.

Il en est un, notamment, qui dépasse réellement les guérisons les plus extraordinaires et qui se trouve entouré des preuves indéniables de son authenticité.

Nos lecteurs seront heureux de lire la relation de ce miracle :

L'histoire, en Belgique, du sanctuaire d'Oostakker, situé dans un bourg, au milieu du parc de Slootendriesch, à cinq kilomètres de Gand, est pour le moins singulière. Elle débute par un projet mondain dont la Vierge n'a que faire. En 1870, le goût des aquariums était à la mode dans les familles riches du peuple belge ; une marquise de Courtebourne, qui possédait le château de Slootendriesch, se met dans la tête d'en construire un, et comme un aquarium ne va pas sans une fausse grotte, elle décide également d'en bâtir une. L'emplacement une fois choisi dans son parc on commence les travaux ; sur ces entrefaites, le curé d'Oostackker, l'abbé Moreels, montre une image de la grotte de Lourdes à la marquise et la détermine à réserver, dans l'amas cimenté de ses rocailles, une niche pour y placer une statue de l'Immaculée Conception, imitée de celle des Pyrénées. Le tout fut terminé en 1871 ; et trois ans après, les quelques paysans du hameau qui venaient prier devant l'aquarium et la Vierge avaient engendré, on ne sait pas très bien comment, des milliers de visiteurs. Il en vint jusqu'à dix mille en un jour et les miracles éclatèrent.

Le premier qui fut enregistré date du 12 février 1874 ; il échut à Mathilde Verkimpe, une enfant de dix ans, habitant à Loochristi. Elle était boiteuse, incapable de marcher sans béquilles ; tous les médecins des hôpitaux de Gand s'étaient déclarés impuissants à la guérir. Sa mère va demander sa cure à la grotte, rapporte de l'eau de Lourdes qu'on y distribue et, pendant une neuvaine, elle frictionne avec cette eau la jambe de sa fille ; et, à la fin de la neuvaine, la petite se trouve instantanément guérie et peut aller remercier à pied la Vierge.

Et les miracles continuent ; l'on fait d'habitude trois fois le tour de la grotte ; on se lotionne avec l'eau d'un bassin tombée de l'aquarium, dans laquelle on jette, chaque matin, quelques gouttes de la source de Lourdes, et les affections les plus diverses, telles que les coxalgies et les cécités, disparaissent dès que ce liquide les touche.

Au mois de mai de l'année 1875, pour répondre aux besoins des pèlerins, l'on édifia une église de style ogival, sans transept, à deux clochers ; l'on confia le service du pèlerinage aux PP. Jésuites de la province belge et Oostakker devint célèbre dans les Flandres. On y brûle des milliers de cierges, comme à Lourdes, et des pyramides d'ex-voto s'élèvent, au-dessus de la grotte, dans les arbres.

Ce fut dans ce lieu que surgit la guérison la plus inouïe qui ait jamais été observée, de mémoire d'homme.

Le 16 février 1867, un paysan de nom de Pierre de Rudder, résidant à Jabbeke, village situé près de Bruges, eut la jambe cassée par une chute d'arbre ; il y avait fracture du tibia et du péroné et les fragments d'os étaient si nombreux qu'en remuant la jambe, l'on entendait, suivant l'expression du médecin qui lui donna les premiers soins, les os s'entre-choquer, ainsi que des noisettes dans un sac ; ces fragments ayant été ôtés des tissus, l'on pouvait discerner, dans la plaie, les deux os, demeurés intacts, distants de trois centimètres l'un de l'autre.

L'on ne connaissait pas, à cette époque, l'antisepsie et l'on eut beau se servir de bandages solides, jamais la jonction des deux os, qui baignaient dans le pus, ne parvint à se faire ; la partie inférieure du membre qui n'était plus soudée à l'autre ballottait, telle qu'une chiffe, dans tous les sens.

Les chirurgiens qui se succédèrent près du malheu-

reux déclarèrent le cas incurable et le professeur Thiriart, de Bruxelles, que l'on consulta en dernier ressort, proposa d'amputer la jambe.

De Rudder refusa; et il souffrit, pendant plus de huit années, d'atroces tortures, obligé de panser, plusieurs fois par jour, cette plaie dont la sanie ne tarissait pas, se traînant, comme il pouvait, sur des béquilles.

Il avait ouï parler d'Oostakker; il résolut d'y aller demander à la Vierge sa guérison. Le 7 avril 1875, trois hommes le hissent dans le train en partance pour Gand; il est, à sa descente dans cette ville, porté dans l'omnibus d'Oostakker et sa jambe, si bien enveloppée qu'elle soit, laisse échapper des filets d'humeur et de sang qui traversent les linges et tachent la banquette; arrivé devant la statue de la Vierge, il se repose un peu, boit une gorgée d'eau et veut, ainsi que les autres pèlerins, effectuer trois fois le tour de la grotte. Soutenu par sa femme, il accomplit ce tour deux fois et, à bout de force, il tombe exténué sur un banc. Il supplie Notre-Dame de Lourdes de le sauver et il perd subitement la tête, ne sait où il est, se retrouve, en reprenant connaissance, devant Elle, à genoux et se relève guéri. Plus de trou, les os se sont rejoints : il ne boite même pas, car les deux jambes sont de longueur égale.

Ce prodige eut un retentissement énorme dans les Flandres; vingt-deux médecins s'en occupèrent; on fit des enquêtes minutieuses, dirigées pour plus d'impartialité par des catholiques et par des incrédules; on interrogea tous les praticiens qui l'avaient soigné, tous les gens du village de Jabbeke qui avaient vu, le jour même du départ, l'état de la blessure, tous ceux qui avaient assisté au miracle; on soumit de Rudder aux examens les plus rigoureux; il fallut bien convenir de l'authenticité de ce fait sans précédent, d'une plaie guérie toute seule, en une seconde, et d'un fragment d'os de trois centimètres, destiné à remplacer celui qui manquait, poussé instantanément, à la suite d'une prière.

Il restait, juste, sur la jambe, une tache bleuâtre à l'endroit de la brisure, comme pour attester que l'on n'avait pas été le jouet d'une illusion, que la rupture avait bien existé.

Vingt ans s'écoulent, sans que jamais cette jambe ait fléchi ou ait été, au point de vue de la solidité, inférieure à l'autre et de Rudder, atteint d'une pneumonie, meurt, à l'âge de soixante-quinze ans, le 22 mars 1898. Le 24 mai de l'année suivante, l'on procède à l'autopsie de sa jambe.

L'on constate que la Vierge ne joue pas la difficulté, ainsi que l'on dit au jeu du billard; Elle a remis cette jambe de même qu'aurait pu le faire le chirurgien le plus habile, si l'opération avait été possible; et Elle l'a rendue possible par la suppression immédiate d'un foyer purulent, par la création spontanée d'un os.

Cette autopsie d'un miracle est certainement la preuve la plus extraordinaire qui ait jamais pu être fournie d'une action surnaturelle remédiant à l'impuissance humaine dans les guérisons d'ici-bas. Les plaies nerveuses de Zola, l'autosuggestion, la foi qui guérit, toutes les vieilles fariboles des écoles de la Salpêtrière et de Nancy, sont réduites à rien, du coup.

Et il n'y a pas de porte pour s'échapper, ici; comme l'écrit fort bien le Dr Boissarie, dans les Annales de Notre-Dame de Lourdes: « Nous pouvons dire que, pendant trente-deux ans, les médecins n'ont pas perdu de Rudder de vue; avec une persistance que rien ne lasse, ils ont attendu sa mort pour faire son autopsie et voir par quel procédé Dieu pouvait bien guérir les fractures de jambe

« Grâce aux matériaux qu'ils ont réunis, la guérison de de Rudder restera comme un modèle de ce que l'on peut obtenir par des enquêtes bien conduites.

« Il n'y a pas, dans la science, de fait plus concluant. »

Ce qui peut sembler étrange au premier abord, c'est qu'un miracle, le plus clair peut-être qu'il ait été donné à l'homme de palper et de voir, ait eu lieu, non à Lourdes même, mais dans une de ses succursales. Cependant, ce choix n'est pas étrange, si l'on y réfléchit. Admettez que la guérison de de Rudder se soit passée à Lourdes, les incrédules se seraient empressés de la nier; ils auraient, en tous cas, refusé de participer aux enquêtes, de même qu'ils refusent, malgré toutes les invites qu'on leur adresse, de venir s'assurer de la véracité des phénomènes que l'on observe à la clinique de Lourdes.

Les quelques personnes indépendantes, curieuses de vérifier et d'étudier de visu cette cure, auraient peut-être reculé devant les pertes de temps et les dépenses assez fortes qu'entraîne le parcours des chemins de fer, en France; bref aucune n'aurait voulu ou n'aurait pu s'atteler, à ses propres frais, à une telle besogne.

Il en est autrement, en Belgique; les voyages dans ce minuscule pays sont toujours et peu dispendieux et brefs; puis, il y a dans le tempérament flamand ce qui n'est pas dans le tempérament français plus nerveux et plus pressé, un côté méthodique et minutieux, administratif, lourd même, si l'on y tient, mais capable de ne pas se décourager, de ne pas dévier de la

voie qu'il s'est tracée, et c'est grâce à ces qualités ou à ces défauts, comme l'on voudra, que nous devons d'être si exactement renseignés sur le cas de de Rudder.

Le choix d'un pays tout à la fois flegmatique et pointilleux, décidé par la Vierge, se comprend donc. Il est à remarquer d'ailleurs que son Fils a agi de même lorsqu'il voulut imposer au monde le nom de l'une de ses stigmatisées, Louise Lateau. Il l'a prise également dans les Flandres et elle y a été l'objet d'enquêtes approfondies, d'expériences de toutes sortes ; les médecins de tous les camps sont allés la visiter dans sa pauvre chaumière de Bois d'Haine. Louise Lateau est célèbre dans l'univers entier. Qui connaît une autre stigmatisée de France dont l'aloi divin peut sembler également sûr ? A part quelques médecins catholiques, tels que le Dr Imbert-Gourbeyre qui fut chargé par Mgr Fournier, l'ancien évêque de Nantes, de la scruter, de la surveiller de très près, personne dans la thérapeutique ne s'en est occupé, depuis plus de vingt ans qu'elle est étendue sur un lit ; et, à l'exception de quelques mystiques, tous ignorent Marie-Julie Jahenny, de la Fraudais !

Il en eût été de même pour Louise Lateau, si, au lieu de résider en Belgique, elle avait demeuré en France.

Pour en revenir à de Rudder, les os de sa jambe sont conservés à l'Université de Louvain, mais des moulages en cuivre ont été concédés à Lourdes où l'on peut les voir, au bureau de la clinique médica'e, sur le bureau du Dr Boissarie.

Telle est, en peu de mots, l'histoire du sanctuaire de Oostakker-lez-Gand.

J.-K. HUYSMANS.

ÇA ET LA

Prophétie tirée d'un manuscrit de la bibliothèque de Chartres

L'année qui précéda la ruine de Tripoli, il y eut dans cette ville un moine gris, qui dit la messe devant son abbé et un prêtre présent. Des doigts lui apparurent écrivant sur le corporal, entre l'élévation et l'oblation de l'hostie du salut, ces paroles : « Le cèdre altier du Liban sera coupé, Tripoli sera détruite, bientôt Acre sera prise. Mars vaincra Saturne, Saturne dressera des embûches à Jupiter, et, avant quinze ans, surgira une nation appelée *Sans chef* (*Ancefala*), qui prévaudra. Alors, malheur au prêtre et à toi, chrétienté ; la barque de Pierre sera secouée par de grandes vagues, mais elle échappera ; alors il n'y aura qu'un Dieu, l'autre disparaîtra, les barbares seront convertis, tous les ordres mendiants seront abolis, la chauve-souris l'emportera sur le roi des abeilles, la bête du midi et le lion de l'Orient domineront dans tout l'univers ; c'est alors qu'il y aura une grande expédition au-delà des eaux vers la Terre Sainte, que les fils de Jérusalem seront délivrés de la captivité, que la cité de Jérusalem sera glorifiée, que le Saint Sépulcre sera honoré, et il y aura une paix complète pendant quinze ans. Durant cette grande tranquillité on apprendra des choses nouvelles sur l'Antechrist. Donc, soyez vigilants » (Manuscrit 322, f° 1.)

Ecole pratique de massage

L'*École pratique de Massage et de Magnétisme*, fondée en 1893, rouvrira ses cours le lundi 5 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, 23, rue Saint-Merri.

Non seulement l'Ecole forme des praticiens dignes de la confiance des malades et des médecins, mais elle met les gens du monde en état de se guérir et de guérir les leurs.

Action magnétique de l'éclair

Gaetano et Giovanni Slotania ont eu l'occasion de constater les propriétés magnétiques des murs d'une maison avant et après un coup de foudre. Ils avaient étudié ces propriétés sur des constructions faites avec des pierres extraites de carrières basaltiques de l'Etna ; les murs d'une maison construite avec ces pierres ne décelaient que des traces de magnétisme.

Or, une nuit, la foudre tomba sur cette maison et fondit un conducteur téléphonique descendant le long du mur. Le matin, le mur était magnétique et même à un si haut degré qu'on put, d'après le sens de la polarité, déterminer la direction de l'éclair. Il avait suivi une direction de bas en haut, de la terre vers le nuage. Plus tard la foudre tomba sur un palais, qui fut plus ou moins endommagé. Ici également l'action magnétique du mur basaltique fut sensible, déjà à une distance de trois mètres. La foudre s'était de nouveau portée de bas en haut.

Les auteurs admettent que la première vibration électrique de l'éclair, la plus forte, communique aux pierres les propriétés magnétiques constatées.

Un rêve véridique de l'empereur Guillaume Ier

Ce fait est emprunté aux mémoires du Kraft zu Hohenlohe-Ingelfingen, récemment publiés. En 1863, les comités révolutionnaires avaient décrété la mort de l'empereur Guillaume Ier.

Dès le mois de mai, les tentatives commencèrent et elles continuèrent lors du séjour du monarque à Karlsbad, mais surtout à Bade, où il se rendit ensuite. Grâce à une surveillance incessante de la police, aucune de ces tentatives n'aboutit. Bien que le roi de Prusse gardât tout son calme et sa sérénité d'esprit, il ne put se défendre de penser aux dangers qu'il courait. Lorsqu'il se rendait, le matin, à la source pour boire son gobelet d'eau, celui-ci lui était offert par une jeune et jolie fille en même temps qu'un bouquet que le roi acceptait gracieusement.

Un matin, la jeune fille n'était pas là et ce fut un homme âgé qui offrit le gobelet au roi. Celui-ci eut un moment d'hésitation et demanda où se trouvait la jeune fille. Elle était indisposée et devait se retrouver là le lendemain. Le roi but sans sourciller le nombre prescrit de gobelets. Il dit ensuite à Steinacker, en faisant sa grande promenade : « Il faut être bien bête pour se laisser influencer par des rêves. Cette nuit, je rêvai que la jeune fille ne se trouvait

pas à la source et qu'à sa place un homme âgé me tendait le gobelet. Il devait s'y trouver du poison. Je suis véritablement honteux d'avoir eu un moment d'hésitation en constatant que réellement la jeune fille était remplacée par un homme âgé ».

Il fallait certes une grande force de caractère pour boire tranquillement l'eau du gobelet après la réalisation de la première partie du rêve.

On peut supposer que l'idée d'empoisonnement a été suggérée au roi précisément par les craintes vagues qu'il avait d'un danger de mort. Ou bien s'agissait-il d'un attentat manqué par suite d'une circonstance occasionnelle ?

A TRAVERS LES REVUES

LA PSYCHOLOGIE DE LA MAIN

La revue *La Quinzaine* publie dans un de ses derniers numéros une curieuse étude sur la « psychologie de la main ».

Nous en reproduisons un passage qui a trait aux transformations de la main.

..... Il est évident que la main peut évoluer; elle porte la trace de nos défaites et de nos victoires psychiques; n'est-ce pas grâce à elle que nous prenons contact avec le monde extérieur? C'est avec la main qu'on caresse et qu'on localise, qu'on touche, qu'on rend tangibles les choses du monde extérieur ; grâce à elle, nous cristallisons nos impressions, nous nous sentons nous-mêmes, tout en prenant connaissance du monde extérieur.

Voilà des années que je m'occupe de ces questions ; depuis lors, j'ai pu constater jour par jour, sur mon petit garçon et sur d'autres êtres qui me sont chers, la formation, l'évolution et les métamorphoses de la main. Ses lignes ne gardent pas immuablement le même aspect ; leur variation est infinie, mais elle se fait en modifiant un type bien individuel. J'ai, dans mes notes, des observations précises sur l'apparition des lignes de la main de mon fils et sur leur histoire : la main de mon enfant ne commence à avoir une physionomie que vers six ans et cinq mois. La main de la puberté n'est pas celle de l'adolescence ; la main d'une vierge n'est pas celle d'une femme mariée ou enceinte. Les tissus gardent les empreintes des modifications psychobiologiques. Sans crainte d'outrepasser les bornes de nos connaissances scientifiques, nous pouvons dire que la main peut fournir des notions suffisantes sur le caractère individuel. Ne sait-on pas que, même dans le sommeil et les états subconscients, la main peut gesticuler, se modifier, vivre, en d'autres termes, nos états d'âme, de sensibilité ?

L'explication de ce fait est aisée. L'avare, l'individu lâche ou craintif, les natures incapables d'oser ; celles qui cachent leurs états d'âme, que tout conflit avec les autres créatures ou la vie rend tremblantes, n'useraient pas de leurs extenseurs autant que les individus mâles, les volontaires, les orgueilleux, qui vivent toujours sur eux-mêmes, et dont la pensée imprime des mouvements énergiques, des contractions parfois violentes aux muscles de leur main. Chez ces derniers, les fléchisseurs et tout le mécanime musculo-nerveux adéquat sera moins utilisé, moins souvent mis en marche. Voici donc deux catégories mentales bien typiques et fort dissemblables qui activent la main d'une manière toute différente. Il en résultera nécessairement des modifications spéciales ; certaines articulations deviendront plus souples, d'autres contracteront de la raideur ; l'aponévrose palmaire profonde sera plus lâche dans certains cas, plus tendue dans d'autres ; les muscles des deux éminences se contracteront d'une façon tout autre... De là, des plis, des lignes, des replis, des téguments ayant une physionomie bien distincte dans les deux cas, bien différente. Songez au geste le plus simple de la main, à celui du banal bonjour : qu'il est instructif! Parfois, c'est tout l'individu qu'il dessine, toute sa ligne de conduite musculaire!

L'architecture de la peau, sa température, la consistance des téguments, la rigidité des articulations nous donnent, en vertu même de ce principe que toute agitation mentale, tout acte conscient se répercute dans la main, des points de repère nombreux et précis. Les muscles n'auront pas la même physionomie chez un être impulsif et nerveux que chez l'individu de nature apathique, sans aucune puissance de réaction ; la musculature de la main ne sera pas la même chose chez un bilieux, comme disaient les anciens, que chez un sanguin. Si l'on tient compte, d'autre part, de la variété des mouvements et de la nature si différente des territoires innervés, on arrive à comprendre quel alphabet constitue la main, quelle clef elle est de la pensée humaine.

REMARQUABLE CAS D'INTELLIGENCE CHEZ UN ANIMAL

La *Lumière* publie, d'après Les *Pychische Studien* de mai, le remarquable cas suivant concernant l'intelligence des animaux :

Non loin de Manheim, près de la station de chemin de fer Wohlgelegen, se trouve une étable de brebis, où est remisé un grand troupeau et où dorment deux bergers. Un jour un wagon fut rempli des brebis prises sur ce troupeau ; il devait partir par le train de nuit. Tard, dans la soirée, le berger partit avec le chien, pour voir si tout était bien en ordre à la station. Peu après, le chien revint seul à la bergerie et saisit l'autre berger par la veste pour le tirer vers la porte. Rien n'y fit ; toujours le chien cherchait en grognant à happer les vêtements du berger. Celui-ci finit par s'émouvoir et alla avec le chien. Il trouva son camarade couché sur les rails à côté du wagon, en pleine conscience, mais incapable de se mouvoir. Il avait voulu s'assurer que la porte de la partie supérieure du wagon était bien fermée, était tombé en arrière et s'était cassé une côte, ce qui lui occasionnait une si violente douleur que, malgré le grand froid et le danger d'être écrasé par un train, il resta couché sans bouger. Le chien, voyant que son maître ne pouvait se lever, était aussitôt parti, de son propre mouvement, pour chercher du secours à la bergerie à un kilomètre de là.

On se demande, dit notre confrère, si un homme aurait agi avec plus de discernement. Ce fait prouve, en tous cas, que les animaux peuvent combiner des moyens vers un but nullement égoïste et par conséquent ont une âme (jusqu'à un certain point) assimilable à l'âme humaine.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73.